

Nadia Léger, à la redécouverte d'une peintre engagée

- [Yasmine Youssi](#)



Dans “Nadia Léger. L’histoire extraordinaire d’une femme de l’ombre”, Aymar du Chatenet raconte comment cette Russe, élève de Malevitch, est arrivée à Paris pour suivre les cours de Fernand Léger. Portraits noir et blanc,

aplats colorés... Avec ses peintures, Nadia Khodossievitch, devenue Léger, œuvrait avec ferveur pour le communisme.

Des années qu'elle attendait de lui parler. De lui dire qu'il l'a sauvée. Depuis ce jour de 1921 où, étudiante aux ateliers des Beaux-Arts de Smolensk, dans la toute jeune URSS, elle avait été déboussolée par les propos de son professeur, Kasimir Malevitch (1879-1935). Car le père de l'abstraction totale lui avait annoncé rien de moins que « *la fin de la peinture de chevalet pour un art exclusivement utilitariste* ». Ne plus envisager la peinture comme un art ? Nadia Khodossievitch (1904-1982), qu'Aymar du Chatenet exhume aujourd'hui de l'oubli dans lequel elle était tombée en lui dédiant une monumentale biographie illustrée, ne pouvait s'y résoudre.

Heureusement, elle avait déniché à la bibliothèque un exemplaire de L'Esprit nouveau, cette revue française fondée par l'architecte Le Corbusier, atterrie là on ne sait comment. Il lui avait fallu un dictionnaire et du temps pour déchiffrer le dossier consacré à Fernand Léger (1881-1955). Mais au moins, les neuf reproductions de ses œuvres, « *plus inspirées du spectacle mécanique du monde que de la géométrie* », lui avaient permis de continuer à croire en la peinture, et donné l'envie de rencontrer l'artiste. Pour cela, il lui avait fallu quitter sa terre natale, avant d'arriver à Paris et d'enfin pouvoir lui dire ce qu'elle avait sur le cœur.

Qu'importe son français sommaire, rythmé par ces r qu'elle roule sans fin. Qu'importe la taille de géant du peintre, et cet air renfrogné qu'il affiche au premier abord. Cet après-midi de 1928, elle ose : « *Malevitch a mis un point final à la longue et admirable route de l'art pictural. Je suis tombée dans un gouffre. J'ai cru mourir. Je ne m'en suis sortie que grâce à vous. [...] Mais où dois-je aller maintenant ?* »



Fernand Léger a-t-il perçu à ce moment-là la force de la jeune femme qui se tenait face à lui ? La ténacité de ce minuscule gabarit aux yeux noirs et aux pommettes saillantes, les cheveux sagement coiffés en macarons ? Probablement pas. Reste que dans les semaines qui ont suivi s'est scellée, entre le maître et son élève, une relation singulière à la fois artistique, amoureuse, professionnelle. Et libre. Son talent ? Cette communiste farouche, âprement stalinienne, l'a réservé à la révolution et plus encore au Parti, mariant le style de son futur époux au réalisme socialiste prôné par Moscou et au suprématisme cher à Malevitch, auquel elle reviendra avec un sens des formes et des couleurs d'une redoutable efficacité.

Chantre du purisme

Fille « *d'un père vendeur d'alcool dans une boutique régie par l'État* », Nadia Khodossievitch s'était forgée une enfance de pauvre paysanne russe. Elle était en fait issue de la petite bourgeoisie, comme le rappelle Aymar du Chatenet.

Jusqu'à ce que la Grande Guerre et la révolution de 1917 changent la donne. La famille déménage alors de la petite ville de Zembino pour Beliov (dans l'actuelle Biélorussie). Le soviet local vient d'y ouvrir un palais des arts à l'enseignement gratuit où s'inscrit l'adolescente. Mais c'est à Smolensk que se noue véritablement son destin d'artiste, découvrant là les fondements de la modernité, et plus particulièrement du cubisme, qu'elle embrasse. Jusqu'à ce que Malevitch la déstabilise.

Elle ira donc à Paris, en passant d'abord par Varsovie. Là, elle s'ennuie aux Beaux-Arts, trop académiques, fréquente l'avant-garde polonaise, se marie en 1924 avec un condisciple (dont elle se séparera quatre ans après), mais elle garde toujours dans son objectif la Ville lumière, où le jeune couple débarque en 1925. À peine arrivés, les voilà inscrits à l'Académie de l'art moderne, où enseigne Fernand Léger. Sauf qu'il n'y est pas : il est parti soigner une pneumonie à Antibes. Cofondateur de *L'Esprit nouveau* avec Le Corbusier et chantre du purisme — cette théorie qui rejette l'abstraction compliquée du cubisme au profit de formes simples empruntées à l'architecture et aux objets du quotidien —, le peintre Amédée Ozenfant (1886-1966), qui enseigne là également, la prend sous son aile.

Il ne faut pas longtemps à la jeune femme pour trouver sa place au cœur de la bohème de Montparnasse. Elle expose avec ses camarades dans diverses galeries de la capitale, parvenant même à vendre l'une de ses toiles 5 000 francs à la collectionneuse et mécène Marie-Laure de Noailles, quand celles de ses comparses se négocient une cinquantaine de francs. En 1930, elle crée sa propre revue, *L'Art contemporain*, à laquelle participent Fernand Léger, Jean Arp ou Jean Cassou, le futur fondateur du musée d'Art moderne de Paris.



Deux ans plus tard, les choses se précipitent. À moins qu'elles ne se précisent. Politiquement, tout d'abord, lorsque Nadia est happée par un meeting du Parti communiste français (PCF) au bal Bullier. Elle est alors subjuguée par Maurice Thorez (1900-1964), son secrétaire général, qui la prend aux tripes avec son évocation vibrante de l'URSS. Adhésion, réunions de cellule, manifestations, collages d'affiches sur les murs de Paris... elle sera dès lors de toutes les actions.

En union libre avec Léger depuis 1928, la jeune femme rencontre aussi en 1932, dans un train, Georges Bauquier (1910-1997), le grand amour de sa vie. Un fonctionnaire des postes se rêvant artiste, amené à devenir l'homme de confiance de Fernand Léger. D'autant que ce dernier s'est mis en tête d'ouvrir sa propre école de peinture (l'Académie de l'art contemporain), dont il confie le fonctionnement à son ex-maîtresse. « *Elle n'y a jamais réellement donné de cours, précise l'historien d'art Maurice Fréchuret, longtemps conservateur en chef des musées nationaux du XXe siècle des Alpes-Maritimes, dont le musée Léger, à Biot. Elle assistait le peintre en veillant au bon déroulement de l'enseignement, et plus particulièrement au respect des consignes données par ce dernier. Elle organisait aussi les expositions de l'atelier, tout en poursuivant ses propres recherches.* »

Réalisme socialiste

Son travail évolue, non seulement au contact de Léger, mais aussi des communistes. Surgissent de ses toiles de larges aplats de couleurs franches, lumineuses, semblables à celles du maître. Des lignes adoucies, tout en courbes, qu'on ne lui connaissait pas. Des personnages, des fleurs, des échafaudages, des objets du quotidien, des outils d'ouvrier. Et ses premiers tableaux engagés, comme ce bel Autoportrait au drapeau rouge (1936). « *Elle va se montrer assez vite sensible aux partis pris plastiques de Fernand Léger, à sa propension à prendre en charge le réel et à le transcrire dans son œuvre. Mais à la neutralité voulue et affichée de la figure humaine prônée par ce dernier, elle oppose une manière de réalisme qui, parfois, adopte les principes du réalisme socialiste* », ajoute Maurice Fréchuret. Principes selon lesquels l'œuvre doit promouvoir le communisme afin d'éduquer les travailleurs.



Sous le Front populaire, « avec l'idée de réconcilier l'art et le peuple », comme l'écrit Chatenet, elle participe à toutes les grandes fêtes, tous les salons et expositions internationales, réalisant avec les élèves de l'académie Léger décors, panneaux, affiches murales. Jusqu'à ce que la guerre ne mette un terme à ces activités.

Pas question de partir en exil à New York avec Fernand, comme il le lui a proposé : elle n'aime pas l'Amérique. Et puis il faudrait laisser Georges, ce qu'elle refuse. Alors elle entre en résistance comme agent de liaison. Comme peintre, aussi, opposant au vert-de-gris de l'occupant des portraits éclatants, tel celui solaire de sa fille, Wanda (qu'elle a eu avec son premier mari), posant avec un bouquet de fleurs à la main.

Portraits percutants

Chanter la Libération, en 1944 ? Le retour de Léger en France un an plus tard ? Pas le temps. Il faut rouvrir l'école. Mais surtout, une nouvelle guerre se profile : froide. L'allégresse du Front populaire s'est fracassée sur l'horreur du conflit qui vient de s'achever. Les positions des uns et des autres se sont radicalisées. Il s'agit de marteler que le PCF est le parti des fusillés, et d'oublier le pacte germano-soviétique de 1939. La future Mme Léger se lance dans une série de

portraits percutants des dirigeants et des résistants assassinés, comme celui de Danielle Casanova ou de Bertie Albrecht, que l'on place derrière les tribunes des orateurs dans les grands raouts du Parti.



Qu'est-ce qui a bien pu décider Fernand Léger à épouser Nadia en 1952, un quart de siècle après leur rencontre et leur brève liaison ? *« Il est probable que l'artiste ait voulu s'assurer de la pérennité de son œuvre après sa mort, avance Maurice Fréchuret. En confiant son travail à celle qui est devenue sa femme et qui fut, durant de nombreuses années, une collaboratrice qualifiée et une amie fidèle, il ne se trompait pas. »*

Car son épouse va se dépenser sans compter pour faire vivre son œuvre, multipliant les expositions à l'étranger, jouant avec Georges Bauquier (avec qui elle finit par convoler en 1957, deux ans après la mort du maître) un rôle fondamental dans la construction du musée Fernand-Léger de Biot. Elle n'abandonne pas la peinture pour autant, trouvant même une nouvelle inspiration dans la conquête spatiale. En 1962, Youri Gagarine, le premier homme envoyé dans l'espace, la ramène aux formes abstraites et fuselées prônées par Malevitch.

Elle est peut-être là, au fond, la réussite de Nadia Khodossievitch. Dans cette capacité inouïe à marier les mondes auxquels elle appartient : la France et l'URSS, l'engagement politique et l'art moderne, Georges Bauquier et Fernand Léger, le communisme et ces grosses américaines qu'elle adorait conduire. D'une main de maître, de fer, mais toujours avec beaucoup de générosité, disent ceux qui l'ont connue.

À lire

Nadia Léger. L'histoire extraordinaire d'une femme de l'ombre, d'Aymar du Chatenet, éd. Imav, 616 p., 150 €.

L'Art et la vie. Comment les artistes rêvent de changer le monde, XIXe-XXIe siècle,

de Maurice Fréchuret, éd. Les Presses du réel, 328 p., 19 €.